

AbdouMaliq Simone
L'Inhabitable

L'inhabitable : ces " terres de personne " (McKittrick 2013 : 6). Ces terres qui représentent l'infériorité et qui, une fois appropriées et fixées via la colonisation, ont été spécifiées comme étant le domaine exclusif de ceux dont l'emplacement devait être considéré comme " incongru avec l'humanité " (McKittrick 2013 : 7). Katherine Mc Kittrick pose, dans le contexte de la plantation, la question de savoir si ce qui a été défini comme sans vie n'indique pas simplement une forme de vie différente intégrée dans une série d' " histoires secrètes " (2013 : 10).

Comment nous vivons n'est finalement pas si important ; ce que nous vivons l'est... (Moten 2017: 191)

Cela fait mal de vivre toujours défait et inachevé. C'est déchirant. C'est déchirant même lorsque cette impossibilité est joyeuse ou que l'on entrevoit la possibilité d'une vie en dehors de ce poids inflexible (Mc Kittrick et Weheliye 2017 : 28).

Faire district quelque part

Depuis plusieurs décennies, ma belle-fille occupe un appartement de deux pièces dans un monotone ensemble d'immeubles de la banlieue d'Alger, les Eucalyptus. Elle a l'habitude de me faire remarquer qu'elle vit dans un monde à part, entourée de voisins aux yeux vitreux et au regard lointain. Ils ne sont pas vraiment là, ils n'adhèrent à aucun scénario, dit-elle. Ils ont les yeux rivés sur les prix, ailleurs. Chaque voisin a des destinations différentes en tête. Même lorsqu'ils accomplissent les mêmes tâches routinières pénibles, qu'ils se rendent à des emplois inutiles, dans des marchés où tout manque, dans des bâtiments municipaux en proie à les complots, ils ne font jamais deux fois les mêmes pas, ils modifient toujours leur itinéraire.

Même dans l'unique couloir de son immeuble en béton écaillé, les dealers, les salafistes et ceux qui ne sont dévoués à rien en particulier ne se taillent pas tant un territoire qu'ils ne laissent les chemins se croiser constamment, de sorte qu'il n'y a rien de reconnaissable à défendre. Si la police et sa ribambelle d'assistants signalent des infractions, alors la prolifération des erreurs possibles que les habitants commettent en ne répétant jamais deux fois la même routine transforme la vie quotidienne en quelque chose de presque impossible à contrôler. Pourtant, de simples courtoisies et des signes de respect sont adressés, quelle que soit la profondeur des désaccords fondamentaux sur les orientations basiques de la vie. La répétition de la prière, de l'intoxication, des petites escroqueries et des tâches ménagères induit une brume de tolérance permettant aux actions les plus minimes de provoquer des changements petits mais flexibles dans le déroulement d'une journée ou d'une nuit et les perspectives ou les dangers qu'elles peuvent apporter.

Tous les résidents sont convaincus de l'existence de gens importants en coulisse. Ils peuvent même parfois citer des noms. Mais ils sont également sceptiques quant à leurs convictions. Toujours attentifs les uns aux autres, quelle que soit la personne sur laquelle ils ont jeté leur

dévolu, la profusion de mots, de ragots, d'histoires et d'impressions constitue leurs paris sur l'avenir proche, même s'ils sont indifférents à ce qu'est réellement cet avenir.

Car dans de tels quartiers soumis à une suspicion et en suspension permanente, il est important de fabriquer des preuves qui peuvent être passées au crible pour trouver des indices qui désignent des coupables dans toutes les directions ; où l'attention des regards, si vitale pour garder tout le monde en ligne, ne peut pas regarder partout à la fois, et ainsi de petits espaces s'ouvrent pour un accord rapide, une baise rapide, une sortie rapide. Ce n'est pas un monde habitable, dit ma belle-fille.

Ceux qui portent la culotte peuvent être faiblement unis dans leur besoin d'occuper la sphère publique, pour délimiter un domaine au milieu d'un paysage de cafés délabrés, de hangars mécaniques et d'épiceries du coin pleines de boîtes de conserve. Mais Les Eucalyptus est un quartier de faveurs sans fin, de respect sincère et feint pour ceux qui ont un semblant de lien. En silence, la jeune femme occasionnelle (ponctuelle ?) fait profil bas, résiste à la tentation des drames domestiques et à la résolution de problèmes ménagers pour achever assez d'études et être salariée quelque part. Le financement d'une ou deux nouvelles mosquées peut soudainement surgir de sources controversées, mais les tuyaux de la plupart des appartements fuient et sont souvent à sec. Les réparations sont rares. Les voisins entendent tout et ne savent pas trop quoi faire de cela.

Là encore, ce n'est pas le déni collectif ou la stase (congestion) qui règnent. Car malgré les stéréotypes, le public et le privé sont soumis à des inversions oscillantes. S'asseoir dans un café peut être la seule occasion d'être seul, même lorsque, surtout le soir, toutes les tables sont prises. " Tenir les murs ", comme le veut l'expression courante pour les hommes au chômage, peut en effet permettre de tenir quelque chose, comme intercepter, bloquer ou soutenir. Car les murs qui divisent les espaces domestiques, en grande partie l'apanage des femmes, ne sont pas seulement des passoires poreuses d'informations, mais la marque de géographies complexes où se nouent des liens et des ruptures dans des réseaux de relations parallèles.

Toutes ces portes qui s'ouvrent et se ferment cent fois par jour alors que rien de tangible ne semble être échangé, tous ces escaliers qui sont montés et descendus même lorsqu'aucune porte n'est ouverte, tous ces tournants au prochain coin de rue, ces hésitations entre l'école, le magasin, la mosquée et la maison, tous ces taxis partagés hélés pour atteindre le prochain kilomètre, tout cela compose les rythmes par lesquels Les Eucalyptus sont mis à l'envers et à l'endroit.

La question du maintien est importante. Aussi improvisées soient-elles, les vies ont besoin d'être tenues, soutenues. Elles ont besoin d'un endroit où se dérouler et les lieux doivent être évalués en fonction de ce qu'ils peuvent contenir. Mais tenir se transforme facilement en une forme de capture, et si la vie urbaine en vient à dépendre de l'improvisation, le maintien ne peut pas tenir un compte strict ; il ne peut pas faire en sorte que certaines vies comptent plus ou moins que d'autres. Car lorsque l'improvisation prend son envol, une direction ne peut être considérée comme plus générative qu'une autre ; cette incertitude fait partie du risque d'une telle composition. En outre, un lieu doit contenir les "histoires secrètes" auxquelles Mc Kittrick fait référence dans les premières lignes du chapitre ; il doit contenir une obscurité qui offre une couverture pour les expériences que les résidents peuvent initier mais pour lesquelles ils ne

sont pas encore prêts à s'engager pleinement. Un endroit doit proportionner l'exposition et l'opacité.

Les vies improvisées ont donc besoin d'un endroit, et dans ce livre, je considérerai cet endroit comme un quartier, un lieu capable de contenir une grande hétérogénéité de vies et de façons de faire, mais qui ne contraint pas non plus les résidents à des régimes spécifiques de discipline ou d'anticipation. Ils tentent plutôt de maintenir les résidents entre eux juste assez pour permettre une atmosphère de témoignage mutuel, de les maintenir dans une éthique qui consiste à laisser chacun suivre son propre chemin sans que ce chemin soit perçu comme ayant des conséquences désastreuses pour les autres. Les résidents sont alors maintenus dans une atmosphère où les choses sont continuellement élaborées et proportionnées. Une atmosphère de mesures compensatoires, complémentaires et non mesurables qui donne naissance à un sentiment de lieu spécifique, mais changeant.

C'est un livre situé dans les districts. Ou plus précisément, c'est un livre sur le faire district. Par **faire district**, j'entends le processus de création d'une plateforme permettant d'opérer dans le monde en utilisant un répertoire de classifications et de catégories administratives disponibles pour définir un terrain, lequel prend une dimension qui dépasse tous les efforts pour le cerner définitivement, pour contenir ce qu'il peut donner. Cette surabondance d'expériences offre aux résidents la possibilité de s'inscrire dans un milieu qui autrement pourrait sembler les marginaliser, eux et leurs façons de faire. C'est un processus qui vise moins à rendre un lieu particulier habitable qu'à permettre aux résidents d'entrer et de sortir en spirale, de se propulser dans des milieux urbains plus vastes, avant de redescendre dans les lieux familiers devenus étrangers. C'est la création d'un rythme d'itinéraires qui sont eux-mêmes inhabitables.

Prenons un exemple bien connu du faire district dans l'œuvre de Sun Ra. Pour Sun Ra, en remontant le temps l'Égypte était la pierre de touche de ce qui allait devenir un entrelacement complexe de mythologie, de numérologie, de voyage dans l'espace, de théosophie, de nationalisme noir et d'occultisme. Musicien de jazz à l'origine, ayant réussi à créer d'énormes "arkestras" au cours d'une longue carrière où se sont mêlés tous les types de musique et de sons imaginables, Sun Ra s'est engagé en faveur d'une "société de la connaissance noire" - une capacité technique à aller vers le futur comme urbanisation extra-planétaire. Si les métaphores de Saturne et de l'espace extra-atmosphérique étaient omniprésentes dans les représentations de cette urbanisation, ce qui était visé au-delà de ces métaphores, c'était la réalisation technique de l'imagination et des capacités aiguisées par les Noirs lors de leur grande migration vers les villes du Nord, après avoir quitté les dures exploitations rurales du Sud et les pratiques répressives du Jim Crow qui cherchaient à les maintenir à la périphérie des villes du Sud.

Ce mouvement entre les passés mythiques de la Blackness et sa réalisation future au-delà d'une terre apparemment incapable de l'accueillir, c'était la pratique persévérante du faire district de Sun Ra. Mais il était également engagé dans des efforts beaucoup plus prosaïques. Lorsque Sun Ra est arrivé à Chicago après la Seconde Guerre mondiale, il y avait déjà plusieurs décennies que les Noirs de différentes origines résidentielles et classes sociales avaient travaillé dur pour utiliser la simple présence des corps noirs dans la ville - leurs regards, leurs voix, leurs mouvements, leurs rythmes, leurs appétits, leurs sexualités et leurs

aspirations - afin de construire des économies favorisant une certaine autonomie par rapport à la soumission et à la résistance à la marginalisation. Les appareils de contrôle racialisés s'en sont pris durement à ces efforts et Sun Ra s'est heurté à un Chicaco qui a mis la pression sur les syndicats, la gauche politique, les organisations radicales, ainsi que sur les débouchés de la culture populaire - salles de spectacle, médias et radio.

C'est à ce moment-là que l'accent mis sur le savoir des Noirs en tant qu'opérations techniques s'est imposé dans le projet de Sun Ra. Les Noirs n'ont pas traversé tout ce qu'ils ont traversé dans le seul but d'être intégrés dans les termes d'une société américaine qui faisait tout son possible pour les tenir à l'écart. Après avoir acquis une expérience (histoire) consistante à être dans les villes, une capacité à prouver qu'il pouvait y avoir quelque chose comme une "ville noire", des efforts extra-ordinaires, "extra-planétaires" étaient nécessaires pour concrétiser ces réalisations.

Qu'il s'agisse de pamphlets de rue, de petites éditions de livres, de disques et de performances qui croisent swing, bop, blues, show tunes et improvisation expérimentale, d'apparitions dans des clubs de strip-tease, de mariages, de salles de concert, de fêtes de rue, de clubs de jazz, de cirques et d'universités, ou encore de l'intersection d'une expérimentation musicale et philosophique intensive, avec des divertissements inédits et de clins d'œil à toute la gamme de la vie associative noire, Sun Ra et sa grande bande d'associés ont essayé de devenir un district en eux-mêmes. Il ne s'agissait pas seulement d'une expression improvisée, mais d'un processus d'étude intensif (Sites 2012).

Pour Sun Ra, faire district renvoyait donc à une pratique constamment inventive, opérant dans les discontinuités entre avoir un lieu dans lequel on est identifié et à partir duquel on peut s'identifier et parler aux autres et la capacité de s'adresser aux autres, de les invoquer et de les impliquer au-delà de la spécificité de tout lieu. En tant que telle l'Égypte ne contenait rien en soi, elle n'était pas une promesse prête à jaillir dans une quelconque action révolutionnaire, mais plutôt un dispositif qui pouvait relayer la connaissance dont Sun Ra disait que les Noirs avaient besoin en vue d'aspirations qui devaient continuellement trouver des masques différents derrière lesquels opérer, et aussi pour s'éloigner des codifications strictes de ce qui pouvait être compté. Pour Sun Ra, il importait peu que les Noirs ne soient pas présents dans la vie urbaine américaine ; le plus important était qu'ils soient « manquants à l'appel » (missing in action).

Un élan/sursaut humain

Au milieu des chœurs rivalisant entre exagération et indifférence, entre désirs d'extinction et stimulations désespérées du système immunitaire, quelque chose avance et recule. Cette poussée est à la fois une panne de courant et un excès inexplicable ; elle fait des sauts d'échelles tout en éliminant parfois tout ce sur quoi elle pourrait s'appuyer. C'est un rythme étrange, compatible ni avec les temps cycliques anciens ni avec l'accélération. C'est ce rythme que le film d'Eduardo William, *The Human Surge* (2016), illustre peut-être le mieux. Oscillant indiscernablement entre documentaire et fiction, des jeunes de Buenos Aires, Maputo et Isla Bohol (Philippines) sont dépeints comme étant constamment en mouvement, apparemment sans but, même si beaucoup d'entre eux ont un emploi stable. Ils sont à la recherche de points d'accès Wi-Fi gratuits, de cybercafés et de moyens de transformer leur activité en ligne en argent.

Dans les deux premières villes, de jeunes hommes tentent de donner forme (modulate) à l'exposition volontaire de leur corps sur des sites Internet qui proposent des sommes d'argent pour voir de la chair. Ils ne sont pas bons à ce jeu et s'en moquent. Les recoins du web ne retiennent pas leur attention autant que les espaces prolifiques, relativement abandonnés et peu fréquentés, qui parsèment leurs villes mais qui ne sont pas encore des ruines. Ils parlent de théories obscures sur les génomes et les mathématiques, la sorcellerie et les galaxies lointaines, les possibilités de mémoires prénatales et les prédilections futures, passant d'une observation obscure et rapide à une autre. Impossible de rester immobile, toujours équipés de téléphones portables, mais parfois fixés sur le moindre changement de lumière, sur les mouvements des fourmis, les jeunes du film s'engagent constamment dans un monde plus vaste que leur environnement (surround) immédiat, même s'ils y occupent apparemment une position marginale.

Ici, le rythme, son impulsion, naît de leurs tentatives d'échapper aux lieux et aux routines qui enferment, tout en conservant une vision microscopique des détails constamment surprenants des lieux qui pourraient être laissés derrière. Il s'agit d'un rythme d'endurance, de poussée et de retrait. Il ne s'agit pas d'un rythme de devenir sans fin ni de rester sur place ; **il s'agit de tirer le meilleur parti de la "charnière", de savoir comment se déplacer et penser sous différents angles tout en étant pleinement conscient des contraintes, de la durabilité de ces choses qui sont "mauvaises pour nous"** (Stoler 2016).

Car, comme le montre clairement le film de William, les individus doivent **toujours trouver un sens de la proportionnalité**, même lorsque les choses ne peuvent être proportionnées de manière claire et définitive. Qu'est-ce qui, en eux et en leurs capacités, doit être étendu à d'autres personnes en particulier et qu'est-ce que ces actes d'extension de soi indiquent sur ce qui est retenu, en partie, comme un leurre pour inciter l'engagement des autres ? Cette élaboration de la proportionnalité n'est pas seulement le calcul d'un intérêt personnel. C'est aussi la sculpture d'un champ de possibles qui **façonne les connexions, les interdépendances et les autonomies** que les personnes conçoivent et mettent en œuvre les unes avec les autres. Ainsi, tout mouvement du social est toujours "désarticulé", jamais assumé comme un tout stabilisé. Il s'agit plutôt d'une **déformation continue des entités systémiques**, car les individus sont les porteurs des possibles et de la mémoire sociale, et les sociétés sont les parties des transformations constantes du statut de la personne (Corsin Jimenez 2008) - **une échelle sans échelle**.

Une telle échelle sans échelle peut être observée dans de nombreux quartiers Sud des pauvres urbains, où le Sud devient quelque chose à traverser, une "croix à porter", quelque chose "là-bas" qui porte des appellations lourdes : "Nous sommes ceux que Dieu a oublié", "nous sommes devenus des chiens", ou "c'est le milieu de nulle part". Ce sont des populations ciblées (Parks 2016), qui doivent être maintenues dans la ligne de l'oubli ou dans la ligne de mire, ou dans des analyses où prévalent des questions épineuses sur "ce que sont vraiment ces populations". Les appellations estiment ces espaces inhabitables, impropres à l'habitation humaine, des environnements pleins de toxicité et de violence, rapides et lents.

Mais dans ces désignations il y a un certain détachement, un détachement de l'impératif de comparaison, d'être perçu via les hiérarchies de l'insuffisance ou de la durabilité. Si Dieu a vraiment oublié ces lieux, il existe peut-être une sorte de liberté à ne pas se souvenir ou à ne pas être incorporé dans ses analyses. Car, dans des environnements pleins de catastrophes quotidiennes la seule façon de vivre avec elles est d'atteindre une certaine indifférence, où tout ce qui peut produire une mort injustifiable ou inutile - quand chaque mort est nécessaire et donc justifiée - est aplati. Où l'on devient une surface uniforme qui porte les marques de chaque événement, mais qui en même temps ne les distingue pas.

Les conditions mêmes qui pourraient condamner les résidents à d'évidentes difficultés deviennent, dans un tel détachement, une opération plus minimale (Laruelle 1999) en ce qu'elles ne pointent plus seulement ces difficultés mais sont simplement ce qu'elles sont, et sont ainsi capables de participer d'un sens plus large des interactions. Elles deviennent des marques sans signification, des lignes de scarification sur des corps préparés pour la bataille, la prière, le sexe et le repos - et pas seulement pour la mort à laquelle ils semblent destinés comme s'il s'agissait d'une norme.

Nous pouvons considérer que de nombreux quartiers urbains dans le monde sont inhabitables. Mais qu'est-ce qui les rend inhabitables sinon les conditions évidentes de violence, d'oppression et de toxicité qui les caractérisent ? Et si quelque chose d'autre était à l'œuvre ? Et si, en plus d'être une description des façons dont ces quartiers sont les scènes d'un crime, un crime contre l'humanité de leurs résidents, l'inhabitable était aussi une méthode, pas nécessairement choisie par les résidents, mais plutôt une pratique convertie en méthode à partir des fragments brisés de vies et d'infrastructures qui constituent l'héritage d'un quartier. Et si l'inhabitable ouvrait sur une réflexion qui remet en question ou refuse ce que signifie habiter un lieu de manière viable ? Et s'il s'agissait d'une méthode permettant de mieux comprendre les rythmes d'endurance, les élans de vie qui font avancer et reculer les corps entre des destinations modifiées à chaque approche, à chaque recul ? Je souhaite donc explorer l'inhabitable comme une méthode pour réfléchir à ces rythmes d'endurance.

Un leurre pour (encore) un autre Sud

Concernant son rôle en tant que méthode, je veux examiner l'inhabitable comme un appât, comment il nous attire dans un lieu et une situation de telle sorte qu'il ne le décrit pas ou n'en rend pas compte. Au contraire, il nous attire dans son terrain mouvant, ses frontières floues, ses vibrations et ses rythmes qui ne peuvent être contenus par aucune structure spatiale. Aucun composant, aucune entité du lieu ne se démarque plus qu'un autre. Murs de boue, béton cassé, déversements de pétrole, fumées toxiques, corps déchirés, pieds foulés, gestes sauvages, regards attentifs - tous ces éléments dansent les uns avec les autres comme des fumées ondulantes, des hymnes momentanés, s'embrassant parfois comme des refrains répétés dans les matins froids et les nuits anxieuses. Tout est emballé dans une densité de contact, de frottements multiples entre des éléments discrets, des étincelles qui déclenchent des réactions en chaîne, les liens de nombreuses causalités entassées cherchant n'importe quelle échappée possible. Les formes et les économies hétérogènes des quartiers pauvres et ouvriers, aussi segmentés et inscrits distinctement dans les tissus urbains soient-ils, constituent des machines spécifiques. Ces machines produisent des contextes au fil du

chemin, au fur et à mesure que les choses se croisent, que les corps passent, que les vies ratées disparaissent, que les scénarios et les conclusions se transforment en autre chose.

Les explorations de ce livre concernent en grande partie ce que l'on appelait autrefois le Sud global, un monde dans un monde qui a disparu en tant que monde, s'il en a jamais été un. Peut-être le Sud était-il un monde par défaut. C'est l'enfermement forcé d'une tête sans corps, cherchant ensuite un corps n'importe où, qui a donné l'impulsion à la colonisation, une pratique qui a détruit des mondes en supposant que les indigènes n'en avaient pas (Neyrat 2016). Ainsi, juger une chose inhabitable, c'était la rendre disponible pour toutes sortes d'interventions, et en particulier des interventions qui opèrent à distance, qui cherchent à affecter les choses en étant éloignées d'elles ; à opérer comme un corps dans l'abstrait ; à manipuler mais non à sentir (Satia 2014).

Le Sud que je veux évoquer ici n'est donc pas tant une désignation conceptuelle, un résidu d'aspiration politique ou d'héritage, qu'une chose proche de la science-fiction, inventée à mesure que vont les choses, qui n'est pas sans rappeler la chronopolitique des afrofuturistes. Cette longue série de projets menés par les Noirs pour s'inscrire dans un avenir qui leur est fermé remonte le temps afin de récupérer des matériaux, des fictions irréelles mais durables, pour imaginer des futurs non humains dépourvus de tropes raciaux.

Tous les passages, pour ne pas devenir des vides au milieu, doivent encore se faire le long de couloirs. Ils ont encore besoin de véhicules de transit, car même les djinns et les fantômes ont des géographies. Ainsi le Sud devient une latitude définie non pas tant par une disparition ou une récupération coloniale commune, non pas tant par un regard ou une modalité spécifique de sensualité, mais par **une forme de passage**, des résidents qui tentent de se rejoindre même s'ils n'ont que de vagues idées les uns des autres. Dans *The Human Surge*, des jeunes hommes de Buenos Aires et de Maputo prennent vaguement conscience les uns des autres. À travers la marchandisation en cours de leurs corps noirs et bruns, ils deviennent conscients d'être dans le même bateau.

Bien sûr, il existe de nombreux " Suds Globaux " (Robinson 2016). Certains sont des extensions d'anciennes et de nouvelles puissances impériales, d'autres sont des puissances impériales émergentes ou, du moins, des puissances régionales dominantes. Certaines villes du Sud dépassent de loin en capacité technique tout ce qui est concrétisé dans le "Nord". Les booms de la construction côtoient un appauvrissement croissant ; les spectaculaires environnements bâtis sont associés à une prédation intense ; les inégalités socio-économiques peuvent être stupéfiantes. Les villes sont tiraillées entre l'obligation de devenir un miroir du monde et celle d'amplifier une spécificité qui s'avère parfois n'être que la répétition d'une injonction à la différence. Les conjonctions instables fondées sur la religion, la race, la langue et l'identité régionale fournissent des architectures de circulation et d'enfermement singulières. Les investissements financiers pénètrent presque partout, ces investissements à haut risque dans des atmosphères "dangereuses" promettant des richesses démesurées qui ont longtemps caractérisé les régions supposées éloignées ou vides. Les populations à risque sont de plus en plus considérées comme telles parce qu'elles ne parviennent pas à assumer les volumes suffisants du bon type de risque. Les courbes de développement peuvent simultanément être inférieures et supérieures à toutes les attentes.

L'urbanisation regorge d'opérateurs spatiaux, où l'espace est un système informationnel équipé de routines, de formats et de formules qui génèrent des produits reproductibles tels que des lotissements, des zones industrielles, des centres de consommation et de loisirs. Combinée à la prolifération des technologies numériques, la construction spatiale urbaine devient soumise à des formes de calcul qui contournent la négociation politique, insufflent aux lieux une surabondance de tendances et de possibilités dont le triage requiert des marges fines (narrow bands) d'expertise (Easterling 2016).

Dans le même temps, des réseaux et des applications hyper-locales sont conçus de manière collaborative pour permettre aux communautés de pairs de promouvoir leurs intérêts locaux en partageant les ressources humaines et physiques. L'urbanisation se caractérise de plus en plus par des infrastructures logistiques autonomes à code source ouvert, des technologies visant à atténuer les effets anthropiques sur le climat, un sensorium urbain en expansion composé de capteurs interconnectés enregistrant des données à des temporalités plus fines et des données inter-opérables. Il semble de plus en plus difficile de discerner une poussée spécifiquement humaine.

Pourtant, malgré ces développements, il existe un « Sud », dans la façon dont les résidents entrent et sortent de toutes les histoires qui tendent à les généraliser, comme les appellations qui décrivent Mumbai, Jakarta, Salvador et Lagos comme des "villes noires", ou des urbanités spécifiques comme "informelles" ou encore dominées par les conditions de vie du taudis. Ainsi, le Sud c'est la concrétisation simultanée de l'émergence et de l'impossibilité à la formulation, c'est une obscurité concrète qui abrite des socialités impossibles, lesquelles assument néanmoins une inscription, matérialisent des lignes de fuite, d'attaque et d'articulation qui " sillonnent " le terrain.

La Soirée des Ténèbres Tourbillonnantes

Dans les dizaines de quartiers ouvriers dans lesquels j'ai travaillé et vécu au cours des dernières décennies, il peut y avoir une ligne directe et progressive d'évolution des conditions de vie, atteignable si elle est mesurée comme un agrégat de trajectoires de vie. Mais lorsqu'elle est décomposée en histoires de vies individuelles et de ménages au fil du temps, cet agrégat de progrès se réalise à travers les fluctuations sauvages de ces histoires individuelles, des hauts et des bas souvent inexplicables, des histoires d'accumulation et de perte soudaines, de chance et de catastrophe qui ont dépossédé les individus d'orientations stables et de plates-formes opérationnelles, qui ont poussé les gens de loin en loin, ou qui ont poussés d'autres personnes dans des crevasses étroites. Ce qui semble détruire un district est parfois le garant d'une moyenne statistique plausible. Et parfois, les quartiers sont tout simplement détruits, surtout lorsque la "méchanceté" domine, où que la « moyenne », c'est un patron de barrio avec une coque de taco laissée vide sur place.

Tous semble alors s'équilibrer dans un regard analytique qui se focalise sur une histoire moyenne, laquelle rassemble tous les indices statistiques possibles à attribuer à ces oscillations et considère que les communautés marchent au pas le long d'une route, d'une ligne. Le progrès devient la normalisation des protocoles partagés et d'une conception algorithmique qui se fraie un chemin à travers des grands ensembles de données afin de

soutenir les décisions de localisation, d'équilibrer les processus urbains et de maximiser les effets multiplicateurs économiques et la durabilité.

L'entité économique - district, communauté ou région - qui se développe est constituée comme un sujet collectif via ces mesures. Mais il s'agit d'un sujet qui n'est pas fait d'éléments stables, plutôt d'éléments qui se croisent à des vitesses et avec des capacités différentes - certains montent, d'autres descendent, d'autres encore prennent des itinéraires plus détournés. Ainsi, l'identité individuelle pointée du doigt dans l'histoire de ce sujet collectif est elle-même " réacheminée " dans un récit plus linéaire, une sorte de changement de forme fait de disjonctions fluctuantes entre le déploiement du " je " comme référent stable et ses utilisations changeantes comme indication d'une manifestation variée dans différents contextes (Gerlitz et Lucy 2014 ; MacKenzie 2015). L'accomplissement collectif n'est pas celui d'une collection d'individus clairement identifiés, " mais un rapport (d'échange) mobile, de plus et moins que les autres, dans lequel l'authenticité, la croyance, le doute et la spéculation sont le résultat toujours contingent d'un étalonnage en série du signal et du bruit, de l'interférence et de la (non-) certitude " (Lury 2018).

Dans les quartiers pauvres et des classes ouvrières du Sud où j'ai travaillé, des aspects importants des « vies » et des éléments qui constituent ces quartiers ne semblent pas répondre à des préoccupations ou à des objectifs spécifiques. Ils conjuguent des rythmes, des occasions et des pratiques qu'il est difficile d'attribuer à une seule personne ou à une seule chose. Ce sont plutôt des glissements dans une politique complexe qui utilise l'opportunité d'énonciations spécifiques, actualisées dans des circonstances particulières, pour créer les conditions permettant à des collectifs de vie provisoires de voir le jour, qui n'enferment pas leurs constituants dans des jugements ou des histoires dominantes. Ces contextes permettent l'endurance, non pas comme viabilité d'entités clairement connaissables qui doivent être défendues ou libérées à tout prix, mais pour que l'endurance soit ressentie, que ce à quoi on aspirait, ce pour quoi on s'est sacrifié afin que l'imagination irrésistible fondant tous ces efforts et ce dur labeur fait de soins ne soient pas perdus.

Dans des circonstances de volatilité et d'incertitude intenses - circonstances qui caractérisent de nombreux districts urbains du Sud - il est important que les résidents n'attirent pas trop l'attention sur eux, qu'ils ne se distinguent pas, en particulier s'ils bénéficient d'avantages que d'autres n'ont pas, s'ils suscitent l'envie ou s'ils expriment un sentiment constant de dépendance. En même temps, les résidents ne peuvent pas être considérés comme des personnes qui ne font qu'ajouter à la répétition sans fin d'une routine de corvée et de dissolution. Ils ne peuvent pas se situer comme étant simplement consommables, un surplus de souffrance. Ils doivent devenir une petite niche d'exception, ajouter une différence au tissu de la simple survie, mais de manière à pouvoir contrôler les demandes faites à cette singularité, toujours vulnérable à l'épuisement. Comment calibrer ces mesures de dissemblance et d'audace, ces efforts pour se fondre dans la masse et dépasser cette norme, où chaque tentative prend le risque d'un coût exorbitant et pourrait facilement basculer dans son opposé ? Comment ne pas être doublement lié par l'exigence de jouer les choses sur les « deux tableaux » ?

Cela nécessite des observations astucieuses, lesquelles impliquent des angles multiples. Cela nécessite des manières particulières de se déplacer à travers les ruelles crasseuses, les disputes domestiques envahissantes, la violence aléatoire et l'idéologie de la rue. La vie des

habitants doit se ramifier, mais d'une manière qui ne permet pas de remonter jusqu'à eux, et qui ouvre néanmoins des couloirs leur permettant de continuer à se déplacer. Ici, les expériences visant à faire bouger les choses s'étendent **en spirale** vers l'extérieur et vers l'intérieur, s'appuient et se ramifient vers l'extérieur, non pas dans des canaux directs et clairs (of affecting), mais via des lignes ondulées et détournées. Il ne s'agit pas simplement d'une description approximative de la façon dont les manœuvres des résidents se ramifient, mais de **la recherche incessante de positions d'où observer l'essaim de ces manœuvres** dans le paysage de la corvée et du danger apparents. C'est la recherche de positions où une personne devient **plus qu'une et moins que deux**.

Ici, ce qui semblerait faire de tout les aspects d'un quartier donné un bloc de toxicité supplémentaire devient un dispositif stratégique occultant les tentatives (lengths) des résidents pour observer les choses différemment, une chose incertaine et momentanée. Ainsi, les employés de maison des foyers riches, les concierges des sièges sociaux des multinationales, les agents de sécurité des installations de recherche, les chauffeurs de l'élite, les nettoyeurs de toilettes dans les aéroports, les hommes de main des politiciens locaux, les policiers véreux, les mécaniciens qui fixent de faux compartiments sur les camions de livraison, les pirates de branchements électriques, les cartomanciens, les chamans, les fabricants, les contrefacteurs et les pirates informatiques tournent tous en spirale les uns autour des autres et autour de leurs lieux d'opération respectifs.

Dans leur danse autour et avec les autres, ils déstabilisent et articulent, enveloppent et détachent. Ils sont à la fois le substrat de toute productivité urbaine et son détrit. S'il est injuste que tant de personnes doivent miser leur subsistance sur des collaborations complexes, des actions vulnérables aux ruptures, aux demandes et aux espoirs excessifs, et qui impliquent trop de variables, il est également injuste de réduire leur travail à de simples généralisations sur la prédation.

Chaque fois que ces infrastructures (substrat) de résidents peuvent convertir leur sentiment abstrait de ne pas être seuls, de ne pas être suspendus à la précarité de leur travail derrière le volant, à côté de l'interrupteur, à nettoyer les couloirs du pouvoir, en un sentiment vécu de solidarité, il peuvent faire échouer tout le "spectacle". Rien dans leurs comportements n'est aligné, cadencé à coup sûr. Rien n'exclut définitivement quoi que ce soit dans le rythme incessant des turbulences. Ils ne peuvent peut-être pas faire tomber la ville, mais sont dans la plupart des cas capables d'amener la ville à répondre aux exigences de leurs économies de fortune, ce qui opère une modeste mais réelle redistribution de biens et de services pour ses résidents, autrement officiellement coupés ou excessivement disciplinés.

Il ne s'agit pas de "flux spontané" mais de calibrage et de mesure. Il s'agit d'habitants qui passent, qui se mesurent à ce qui est momentanément rassemblé, qui utilisent toutes sortes de mesures de fortune pour réguler la proximité et la distance. Ces mesures consistent en de nombreux dispositifs, façons de voir et de calculer, dont beaucoup fonctionnent selon une mathématique "étrange". Le rythme est produit à partir de ces mesures, à partir des efforts des personnes connectées et déconnectées pour créer des refrains, des stabilités momentanées qui offrent un répertoire de langages, de gestes et de sensibilités qui peuvent ensuite être repris pour tordre et transformer un lieu en une arène malléable mais stable où les gens peuvent prêter attention les uns aux autres, s'engager ou non.

Un environnement bâti est façonné à partir de et pour divers itinéraires de mouvement. Il est anticipé et analysé en différentes mesures et utilisé par différentes constellations et densités d'acteurs et de choses. C'est un environnement bâti qui génère un rythme de convergence et de détachement. Cette convergence et ce détachement sont de plus en plus aidés et encouragés par des " cosmotechniques " maison (Hui 2016b) - des réseaux téléphoniques auto-construits, des réalités diffusées par YouTube, des copropriétés auto-construites, des transferts conditionnels d'argent liquide, des systèmes de crédit sans argent, et une responsabilité grossièrement conçue par blockchain. Les bidonvilles sont pleins de machines.

Le détachement offre une certaine protection contre une porosité qui amène à supporter trop de choses dans un lieu ou lors d'une occasion. L'ironie de la toxicité est qu'elle permet parfois la stabilité d'un échange social prévisible et continu et la production d'un intérieur favorable à la continuité d'un ensemble de liens sociaux. Les cours d'eau pollués et la puanteur industrielle peuvent parfois créer des limites vertueuses. En effet, trop de croisements finissent par repousser les choses. Dans le même temps, trop d'enclos fermes atrophiaient les compétences des habitants. Suture et détachement sont à prendre, mais il n'y a pas de mesures égales claires, l'ouverture et la fermeture sont toujours à risque (Roberts 2017).

Composition et refus

Les rythmes d'**endurance** n'ont rien à voir avec la résilience de la vie humaine, ou avec l'ingéniosité sans fin d'une imagination subalterne. Il ne s'agit pas d'une écologie générale vertueuse qui, à la fin, élabore un re-calibrage fonctionnel d'éléments, chacun diminué selon ses propres termes, chacun étant insuffisant à la reconstitution de l'autre. Au contraire, dans une rupture d'organicité (Wills 2016), **l'endurance implique aussi l'action de corps indifférents à leur propre cohérence**, où les corps prolifèrent dans un brassage qui conjure la mort, dans leur extension vers une vivacité des choses en général, et où **les corps deviennent une technologie transversale**, comme le geste, le sexe, le rassemblement et la circulation fonctionnent comme des techniques de prolongation.

Combien d'actions sont engagées, apparemment indifférentes à la survie du sujet qui les entreprend, et qui au lieu de cela prennent ces sujets en charge ? Lorsque les corps parlent, crachent, piétinent, baisent, gesticulent, s'élancent ou planent, ils deviennent des forces techniques et, en tant que tels, ils sont transporteurs d'artifices qui peuvent ne rien représenter de particulier. Les intersections de ces artifices, les gestes qui se croisent ne sont pas des mesures de ce que font les corps, ni des pratiques de corps délimités agissant dans des environnements spécifiques. Ils amplifient plutôt la dispersion des intensités à travers des lieux multiples où l'expérience quotidienne n'est pas quelque chose d'enfermé dans cette enveloppe protectrice de fortune que l'on appelle maison, quelle que soit la façon dont elle est construite, mais de toutes les façons dont la résidence a été installée sous les radars, dans des plans provisoires, dans des programmes immobiliers produits en série ou dans des abris improvisés. La forme d'une résidence est toujours la ponctuation désespérée d'un croisement de forces non domestiquées qui ne peuvent être mesurées par des niveaux de revenus, des tests de personnalité, des examens médicaux ou des tests de ressources.

Ici, l'inhabitable est ce refrain constant qui cherche à créer des contextes d'opération qui ne peuvent pas être stabilisés sous forme de points d'ancrage, d'établissements à habiter, même si le refrain, lui-même est une répétition stabilisante. Il s'agit plutôt d'un **découplage de la maison et de l'habitation**, de la création d'une maison qui ne peut s'étendre à aucun horizon discernable et qui, au contraire, doit être jetée ou portée sur le dos ou devenir la source directrice de l'imagination. Car les intersections entre les trajectoires en spirale sont une question de soin (Puig de la Bellacasa 2011), un soin inexplicable, un soin rebelle, un soin en fuite, un soin non pas pour les gens ou par les gens, mais un soin qui les précède. C'est un soin qui permet aux résidents de naviguer dans la nécessité de se soumettre et de se dépasser, de s'immerger dans une obscurité dans laquelle ils sont submergés mais d'en lire les textures, les tissus, de voir quelque chose qui ne peut être vu. Il leur permet d'expérimenter les opérations d'une socialité en plus, juste à côté des difficultés flagrantes liées à leurs obligations, aux expulsions et à l'exploitation, quelque chose qui permet l'endurance, pas nécessairement leur propre endurance en tant que sujets humains, mais l'endurance d'un soin indifférent à tout ce qu'il embrasse.

C'est un processus qui implique à la fois la composition et le refus. Pour reprendre l'exemple de l'Art Ensemble de Chicago, il s'agit de composer les conditions qui facilitent l'improvisation et le dialogue entre les joueurs. C'est aussi la création d'une plateforme qui non seulement rassemble des morceaux de l'héritage de la musique noire et de ses interfaces avec de multiples paysages sonores, notations et institutions, mais qui les comprime, les déforme et les étire pour libérer une énergie incalculable qui diffuse un autre type de "message pour nos gens", une autre trajectoire du temps historique. Ici, le "peuple de la douleur" est interpellé par le rassemblement de lamentations, d'invocations, d'affirmations, de plaidoyers, de prières, de berceuses, de transes et d'exultations aux diverses modalités, qui sont les émanations de circonstances particulières, retravaillées, retissées dans une vaste gamme d'instruments en une **maison sans maison**.

La coupure, le séisme dans la musique noire au début des années 1960, cette période qui correspond à un moment post-colonial important en Afrique, est signalée par Giant steps de Coltrane et The Shape of Jazz to Come d'Ornette Coleman. Il s'agissait d'un autre type de sursaut, comme Kodwo Eshun (1998) décrit l'évolution de ce morceau quatre ans plus tard, en 1965 : "Les sursauts d'Ascension, comme ceux du Free Jazz d'Ornette Coleman ou de The Horn d'Egyptian Empire, s'élèvent vers des plans où tous les cors se déchaînent, comme les gaz d'échappement d'une fusée colossale qui s'incline dans les airs comme une ville verticale".

Avec ces nouvelles structures de composition et d'improvisation, il était possible de comprendre comment l'ensemble "quittait la maison", quittait la mélodie reconnaissable, mais il était presque impossible de dire comment le retour à la maison se faisait, vers les changements d'accords familiers. Joseph Jarman, joueur d'anches dans l'Art Ensemble of Chicago et membre fondateur de l'Association for the Advancement of Creative Musicians, décrirait ce processus comme celui de « l'emballage ». Les Noirs n'ont plus envie de prétendre qu'il existe un foyer pour la négritude dans ce monde. Alors que les Noirs étaient déportés vers l'Amérique, ils se déportaient ensuite sans destination ; ils se déportaient eux-mêmes.

Selon Katherine McKittrick (2016), cet acte de portage consiste à générer des rythmes et des formes d'ondes qui émanent de densités d'activités hétérogènes et de forces, élaborant ainsi de multiples registres sonores ayant un impact sur les circuits neurophysiologiques qui modulent l'affect, la sympathie et la préparation à l'action. De telles atmosphères sonores sont des infrastructures pour l'énonciation de l'exaltation nécessaire aux pratiques collaboratives - le sentiment d'émerveillement et d'aisance requis pour vivre avec les flux et reflux, les contraintes et les traumatismes de la vie quotidienne.

Il y a aussi un élément de refus ici, un refus d'inclusion-exclusion, et d'exclusion-inclusion (Campt 2012). C'est le refus d'être sujet d'une loi qui refuse de vous reconnaître. Les droits agissent pour absorber les marges dans le domaine de ce qui est perçu comme normal. La politique de dés-identification consiste plutôt à refuser d'être représenté par un " droit " et d'être comptabilisé pour cela. Il s'agit de non réductionnisme. C'est ce que Stephenson et Papadopoulos (2006) appellent la "politique extérieure". Il s'agit d'une politique définie non pas par l'opposition ou nécessairement en résistance, mais plutôt par le refus des prémisses mêmes qui ont historiquement nié, par exemple, l'expérience vécue de la négritude comme étant soit pathologique soit exceptionnelle à la logique de la suprématie blanche.

C'est le refus d'une relation qui nie la composition. Alors que la composition implique des gradations - plus ou moins de timbre, de graphique, de rigueur, d'improvisation - ces gradations ne sont pas fixes. L'ensemble contribue à l'évolution du son d'une manière qui ne pèse pas sur sa valeur relative. Ainsi, Jarman n'est pas un refus d'être composé, car la composition conserve l'autonomie relative de ses composants. Ils restent les aspects d'autres compositions. Toutes les caractéristiques et tous les potentiels des éléments qui entrent dans une composition ne sont pas nécessairement ce qu'ils sont lorsqu'ils y sont incorporés. Ce qui est refusé, c'est la fixation, l'enchaînement des éléments à une structure compositionnelle particulière, le refus de l'impératif de liaison.

Ce qui est refusé, c'est de devenir uniquement ou principalement un " problème à résoudre " ou un " peuple à libérer ou à développer ". Comme l'affirme Marcos Camacho (2017), alias Marcola du Primer Comando de la Capital extra-parlementaire du Brésil : « Il n'y a plus de prolétariat, ni de malheureux, ni d'opprimés. Il y a une troisième chose qui pousse dehors, élevée dans la boue, éduquée par pur analphabétisme, obtenant ses propres diplômes dans la rue, comme un Alien monstrueux caché sous les crevasses de la ville. Un nouveau langage a déjà vu le jour. Nous sommes au centre de l'insoluble ».

L'inhabitable existe donc aussi sans être un problème à résoudre, une chose qui permet à la multitude de petits efforts déployés par les habitants des quartiers pauvres et populaires d'être autre chose que des compensations, des gestes impulsifs, des accès de violence ou des routines claustrophobes. C'est aussi un refus de participer à des institutions qui fonctionnent largement pour attribuer l'échec au comportement de leurs administrés.

Bien sûr, le refus a ses limites étant donné la façon dont la destruction spéculative a longtemps constitué le fondement de l'accumulation du capital via l'urbanisation (Brenner 2013 ; Harvey 1989). La production de l'espace lui-même est devenue la clé de l'accumulation capitaliste (Aalbers 2011 ; Harvey 2012), et la rente urbaine, en tant qu'abstraction de l'hétérogénéité sociale produite collectivement et utilisée comme un actif privé, est l'une des marchandises les plus appréciées (Hardt et Negri 2008). L'inaccessibilité financière organisée,

le désinvestissement, l'effacement manifeste, l'expulsion, la ségrégation et le dés-enchevêtrement social sont depuis longtemps des outils utilisés couramment pour rendre l'espace inhabitable. Ce sont les vocabulaires trop familiers de l'endiguement et du déchaînement d'agitation urbaine. D'énormes volumes de ciment, de briques, de mortier et d'acier sont employés pour structurer les intersections de forces contraires qui ont toujours constitué ce qu'est la ville, avant d'être démolis en tant que contenants de valeur insuffisants, à la recherche d'autres lieux et calculs. Dans les interstices de la refonte continue de l'environnement bâti en tant qu'actif, des centaines de millions de résidents sont mis en suspension dans des formats provisoires de travail et de résidence.

Les majorités urbaines ont peut-être toujours été complices de cette destruction spéculative. Pour partie, cette complicité était un sous-produit de la façon dont les logiques dominantes d'auto-construction, qui mettaient l'accent sur des adaptations continues à la volatilité inhérente de la vie urbaine et sur les implications imprévues des efforts et des initiatives de la majorité, ont été forcées à des manœuvres défensives sédentaires. Elles ont dû recourir de plus en plus à des systèmes de patronage biaisés et à des jeux politiques obscurs pour se protéger. Elles ont été contraintes d'organiser trop d'activités différentes pour trop de personnes ; elles ont souvent dû se débrouiller seules dans des cadres policiers de plus en plus hostiles et face à des institutions municipales peu attentives. Elles sont devenues des anachronismes, des vestiges, des moyens discordants et confus de générer des moyens de subsistance et d'habitation. Les classes ouvrières et moyennes inférieures, qui étaient en grande partie à l'origine de l'économie réelle des villes, ont fait l'objet d'extractions punitives, de surveillance et d'une négligence systématique.

Des quartiers qui semblent présenter des densités viables de logements, de commerces et d'espaces publics sont abandonnés au profit de l'imagination d'un style de vie plus bourgeois dans des développements verticaux sans visage. La poursuite d'une consommation accrue, la croyance en la sécurité par l'acquisition de biens et une tendance systématique à des préoccupations et des aspirations plus individualisées produisent de manière certaine d'importantes réorganisations spatiales, d'autant plus que ces aspirations sont sellées par de la dette.

Il existe des preuves substantielles, recueillies dans des situations urbaines, du démontage incessant et accéléré d'écologies résidentielles complexes. Si les exigences de la durabilité ont effectivement produit un large éventail de calculs hasardeux - de la conception et de l'emplacement d'environnements construits, d'empreintes de carbone viables, de flux de matériaux et d'utilisation d'énergie - l'incapacité à faire fonctionner l'habitation n'est pas une question de connaissances insuffisantes mais plutôt de conception politique. Il s'agit d'un appauvrissement artificiel continu des capacités de la majorité en faveur des conceptions d'une élite et de son monde de l'ombre visant à circonscrire la vie démocratique et à « désocialiser le commun » (Hardt et Negri 2008).

Pourtant, ici aussi, la majorité peut refuser toute organisation claire du sens, toute disposition claire des intérêts et des futurs vertueux. Dans de nombreux cas, elle refuse la consolidation et on ne peut nier les scénarios débilissants que ce refus déclenche. De telles perspectives demeurent une motivation essentielle pour les mobilisations politiques visant à structurer un fonctionnement plus judicieux des institutions et des infrastructures. Cependant, une certaine prudence par rapport aux convictions selon lesquelles le vertueux est restauré par la

reconnaissance de notre place au sein d'écologies ou de juridictions complexes peut s'avérer nécessaire pour apprécier pleinement les manières dont les villes sont remplies de nombreux types de forces différentes. Ces forces n'excluent pas nécessairement la capacité des gens à rester sur place, mais exigent que cette stabilité soit une fonction de disséminations et de retours circulaires, de sorties et de retours constants par des portes latérales.

Comme l'affirme Claire Colenbrook (2014), l'inscription (et donc l'habiter) dans sa manœuvre la plus basique reste le marquage de quelque chose à travers son néant correspondant, du civilisé contre l'in-civilisé, et ainsi de suite. L'inscription est l'outil du découpage. Une fois que quelque chose est défini par rapport à ce qu'il n'est pas, ce "ce qu'il n'est pas" est alors "détaché" de ce dont il a été différencié, quel que soit son lien avec une dépendance conceptuelle, économique ou politique. Il assume une position complètement autre, de n'importe quoi, malgré la prolifération de récits et les contrôles spatiaux auxquels ce qui est différencié est soumis. En même temps, demande-t-elle, comment pourrions-nous nous lire nous-mêmes si nous ne supposons pas une sorte d'esprit ou de sens dominant dans ce qui est inscrit, mais plutôt comme des lignes inertes, comme l'usure d'un bâtiment ou l'usure d'une tempête, comme une endurance qui persiste sans sens.

Graces fugitives

L'habitation est soutenue par des écologies de relation changeantes, via des substitutions analogiques où les éléments des conditions adéquates peuvent assumer différentes valences, substitutions et compensations (Barber 2016). Les éléments qui composent ces relations expriment une " similitude " fondamentale les uns avec les autres, qui sous-tendent leur " volonté " de re-calibrer leur fonctionnement les uns par rapport aux autres. C'est la relation écologique où les différences se tournent les unes vers les autres, se traduisent en termes de l'autre, et sur laquelle plane le spectre d'un " nous " inclusif. Le faible et le fort, le naturel et le non naturel - aussi différents soient-ils - peuvent participer d'un tel cadre plus large de communauté. Le militantisme des soumis peut toujours être adouci par la référence à une humanité commune ou une opération de traduction qui cadre ce militantisme comme un acte de subjectivité, une subjectivité dont les caractéristiques peuvent ne pas être partagées mais où la capacité à être sujet l'est.

Alors, que se passerait-il si de telles analogies étaient sectionnées ? A quoi ressemblerait un détachement radical ? Un détachement néanmoins capable de retenir beaucoup de choses, mais où il n'y a aucune possibilité de discerner les différences entre ces choses. Ou encore, une sorte de détachement qui constitue une voie parallèle aux écologies relationnelles, une voie qui est autre chose que (juste à côté de) l'impératif continu de comprendre comment les choses sont liées. Car le détachement indique aussi que lorsqu'une certaine vie aux marges vient à être représentée, c'est qu'elle est déjà partie ailleurs.

Au cœur de la vie urbaine se trouvait la croyance en la capacité de l'humain à opérer en fonction de la maximisation de sa position, et ceci faisait appel à une notion de libre arbitre, à une capacité d'agir librement parmi des interdépendances autrement contraignantes (Colebrook 2017). Cette liberté a nécessité la relégation de certains corps au statut de propriété, capables de circuler uniquement dans les circuits transactionnels de l'échange et de la valorisation économique. Dès lors, tout détachement de la vie urbaine de cette dépendance

à l'égard de l'assujettissement peut-il être mené en usant du langage de la liberté ou de l'autonomie ? Comment l'insistance sur la liberté et l'autonomie peut-elle occulter la manière dont les quartiers populaires parviennent à maintenir des conditions qui nous empêchent de prêter attention à une vie faite de petites réalisations, de modes de socialité ancrés dans une sorte d'obscurité, difficile à vérifier empiriquement ?

Ainsi, l'inhabitable est l'appât qui dans un premier temps nous attire vers des types particuliers d'observations visant à diminuer, dévaloriser, améliorer et racheter les conditions spécifiques de l'urbain. Pourtant, sous le vernis de ces observations et des types de réalités qu'elles constituent, se cache une autre surface. **Les conditions considérées comme inhabitables génèrent une série de manœuvres**, des milliers de petites expériences qui tentent de concilier provisoirement les demandes dont les résidents imprègnent par eux mêmes les sensibilités associées à leur pauvreté ou leur capacité à être des objets de consommation et, en même temps, qu'ils font émerger de ces conditions pour offrir des ressources et des sensibilités qui ne sont rien en soi, mais qui sont les composantes d'un tissu oscillant, un terrain en constante évolution de "quartiers" improvisés. Dans ces quartiers, les intersections entre ces petits projets peuvent prendre la forme d'une panoplie d' « alliances étranges ».

Ce qui est créé n'a pas tant pour effet de fonder ou d'orienter, mais constitue une politique de création d'un foyer en déplacement, une forme de grâces fugitives, où des entités opérationnelles particulières, pliant l'humain dans quelque chose d'autre que lui-même, sont mises en avant par des pratiques de soins. Ce n'est pas un monde d'analogies, ni un monde où ce que les résidents font les uns avec les autres est facilement traduisible par un terme général. C'est un soin qui détache autant qu'il relie, car il se soucie de la manière dont les habitants des quartiers pauvres et ouvriers sont contraints à des types particuliers de relations structurelles, transformés en travailleurs ou en sauveurs en réserve, obligés d'affirmer non seulement leur propre habitation impossible mais aussi la scène du crime, qu'il s'agisse de la Capitaloscène ou de l'Anthroposcène.

Travail d'ensemble

Ces différentes sensibilités de l'inhabitable fonctionnent comme un ensemble, comme une mise en œuvre de la vision dans la pratique immédiate, comme une expérience qui peut ne mener nulle part, qui peut facilement implorer et exister sans garantie. Mais elles sont **un moyen nécessaire pour aborder un monde de contrainte et de fermeture dans des termes qui tranchent dans la cohérence de ce monde**. Hors de leur lieu de vie, ils sont toujours capables de "relations de voisinage" et d' "alliances étranges". C'est un ensemble musical, suggéré par des ensembles réels tels que l'Art Ensemble de Chicago ou ceux d'Ornette Coleman.

Le chapitre 2 du livre consiste donc en une série de vignettes qui suggèrent comment ces ensembles constituent un tissu de conceptualisation, un patchwork de notions et comment ce patchwork est un rythme, un texte lu rythmiquement à travers et au milieu d'un entrecroisement de motifs et de fragments qui conservent leur capacité à être les composantes de divers ailleurs. Les vignettes de Jakarta, Freetown, Chicago, Naples et Haïti suggèrent un mouvement par le biais du détachement, comme façon de se déplacer, sans jamais pleinement rendre cohérent un monde ou une vie, mais en attirant l'attention sur la

façon dont les connexions peuvent entrer et sortir en spirale, en faisant sortir toute chose de son orbite normative. Comment se détacher d'un monde où tout est scène d'un crime, où le crime s'étend en spirale de manière à ramener les gens dans les lieux qu'ils cherchent à quitter ? Ils (les gens) suggèrent les façons dont l'endurance est une pratique qui ne reste pas en place ; il ne s'agit pas de supporter un lieu. L'endurance cherche plutôt à aborder la manière dont des lieux inconnus, quelque part au loin, se sont concrétisés quelle que soit la situation dans laquelle se trouvent les personnes. Il y a une invitation, une attraction gravitationnelle que les personnes ont également induite de manière rythmique. Ces vignettes attirent l'attention sur la manière dont l'endurance ne cherche pas à obtenir la confirmation de son accomplissement, mais cherche plutôt à reporter un tel compte rendu.

Les ensembles ne jouent pas seuls ; ils sont situés quelque part ; ils dépendent de la matérialité des instruments et de l'instrumentation utilisés par les joueurs pour s'adresser les uns aux autres. Les ensembles mobiles et stationnaires qui se rassemblent et fusionnent à l'intersection des besoins pour démontrer à la fois une solidarité sans équivoque et des pratiques de niche dans les quartiers pauvres et ouvriers ont besoin de choses concrètes pour concevoir des contextes - un passage souterrain, une station de transit, une chaussée, un magasin. Quels sont les matériaux des relations, la matérialité de l'obscurité, des tours verticales, de la ferraille, des ruelles bondées, des logements occupés selon des temporalités variables ?

Le chapitre 3 explore comment l'endurance est une question de mécanique des relations : une mécanique de l'être en relation quand on n'est pas certain de ce qui est en relation. Il s'agit de connexions partielles, de trouver des moyens d'extraire et d'extruder des éléments de choses comme des composantes de corps ou des entités expérimentales, comme des contextes dans lesquels opérer, lesquels n'ont pas besoin de clamer leur loyauté à l'intégrité des catégories normatives - race, genre, religion ou classe. Des relations en rythme, la manière dont les personnes et les choses vont et viennent, s'impliquent et se retirent. Il s'agit des circonstances dans lesquelles les gens adressent ce qui pourrait être possible avec que à quoi ils ont accès sur le moment ; qui ne défendent pas tant des territoires particuliers d'intérêt mais utilisent les dépossessions dont ils peuvent faire expérience dans les incertitudes intensifiées de la vie urbaine pour découvrir ce qui aurait pu être présent et possible depuis le début. Mais de telles découvertes nécessitent des pratiques de soins ; où le soin devient le geste le plus important pour supporter des situations quand des réalités empiriques très contradictoires sont toutes également possibles.

Les relations se concrétisent, non pas comme l'interaction de substances ou de formes de vie définitives. Elles sont plutôt concrétisées via le média ou le milieu spécifique dans lequel elles ont lieu, la destination des informations transmises, le nom utilisé pour tout message énoncé, le consentement de ce qui est transmis et sa codification procédurale particulière (Hui 2016a). Chaque relation peut désormais se voir attribuer une "adresse" numérique et est donc disponible pour des reconfigurations qui peuvent elles aussi être adressées, concrètement situées dans un réseau de ré-articulation récurrent et nommées avec des prévisions. Ici, les opérateurs humains n'assument aucune planification ou perspective surplombante, car ils font partie intégrante du système.

Des entités telles que les citoyens, les habitants, les ethnies et les institutions - tout en étant définies par leurs transactions mutuelles et en s'engageant dans des transactions spécifiques

basées sur les divers statuts juridiques et culturels de leur personnalité - conservent des " intérieurs " qui sont continuellement remodelés par l'application de diverses techniques, la stylisation et les efforts pour concilier les frictions générées par les différents systèmes d'exploitation auxquels ils sont exposés et intégrés (Riles 2010). Pour répondre aux préoccupations du livre, l'intérieur d'un quartier peut alors manifester certains traits, fonctions et responsabilités étant donné ses relations avec les autres entités de la ville. Mais il garde également d'importantes capacités de contestation et de réarrangement concernant ce qui se passe en son sein - il s'agit de comment accomplir ou prétendre de manière convaincante accomplir des missions, y compris l'anticipation mutuelle et l'endettement, qu'il fait connaître à travers ces relations.

Endurer des conditions qui exigent les oscillations rythmiques d'orientations et de besoins contradictoires, naviguer dans des relations avec ceux dont les "surfaces" sont toujours partielles, toujours en retrait, toujours en train d'avancer simultanément dans différentes directions, amplifie le besoin d'inscription. Ou, ils ont au moins besoin de croire que l'inscription et la lisibilité sont possibles. Les habitants des quartiers qui constituent les lieux de réflexion de ce livre doivent être équipés de cartes qui ne représentent pas tant un terrain particulier mais incarnent à la fois la décision de " partir ", de s'embarquer avec une détermination informée par une vision claire des chemins et des connexions. Les résidents peuvent agir dans l'obscurité en ne sachant pas avec certitude ce qui les fait se sentir comme ils le font, en ne sachant pas déterminer définitivement ce qui fait que leur situation est ce qu'elle est. Mais même dans cette obscurité, il y a plus qu'une errance impulsive.

Le chapitre 4 se concentre ensuite sur la cartographie provisoire des contours de l'environnement, sur la façon dont les résidents mobilisent les éléments de la toile de leur imagination dans des pratiques de bricolage afin de constituer des moyens de gérer des quartiers qui sont à la fois partout dans le monde et coincés sur place. Il s'agit d'une politique non euclidienne, faite de petites réalisations continues, de cartes construites de manière progressive, qui ne sont pas concluantes mais viables. Dans leur visualisation sommaire, ces cartes peuvent suggérer un territoire inhabitable, dépourvu de tous les signes clés d'orientation, mais ce sont pourtant des cartes. Elles semblent émerger de l'obscurité de l'incertitude, mais elles guident leurs utilisateurs vers l'endroit où ils se trouvent.

Le chapitre 5 fait office de conclusion provisoire. Il tente de mettre en évidence une politique périphérique, une politique de la périphérie dans laquelle les majorités urbaines sont de plus en plus reléguées. Les périphéries sont des sites d'aspiration et de rejet, où la résidence a été prise en compte volontairement et involontairement. Elles sont le résultat de l'expulsion, de la persuasion idéologique, de l'imagination débridée et du calcul pragmatique. Dans une hâte de convertir les noyaux urbains en actifs liquides et en produits dérivés mono-fonctionnels, toutes sortes d'environnements bâtis et de populations ont été entassés dans les périphéries, poussant à des tentatives désespérées d'isolement et à des concessions désespérées pour contenir le désordre. Le romantisme de la ville s'est érodé depuis longtemps et les périphéries sont devenues moins des lieux de résidence que des zones de transit pour des opérations diffuses dont les itinéraires, les trajectoires, les compositions et les motivations sont de plus en plus difficiles à discerner.

Ainsi, une politique complexe de la traversée, d'entrée et de sortie, de déplacement d'une partie d'une région urbaine vers une autre commence à prendre forme et change

constamment de forme. On ne sait pas exactement ce que fait cette politique ; elle peut sembler déficiente à bien des égards pour garantir l'obtention normative de droits et de services. Mais si l'on considère que le remodelage des centres urbains n'est qu'une répétition générale d'un projet beaucoup plus insidieux de la part d'une élite mondiale multiforme visant à se débarrasser de la plupart des exigences terrestres de sa survie, rendant ainsi la majorité des gens inutiles, alors une telle politique périphérique est vitale pour la façon dont elle ne montre pas ses cartes, devient presque impossible à cerner. Il ne s'agit pas simplement de laisser les choses inachevées, il ne s'agit pas de céder à la constante d'être incomplet ou sous la contrainte, mais plutôt de créer des conditions dans lesquelles les disparates peuvent se tenir ensemble - un ensemble.